

### **Théories et critiques des sciences de la culture en Europe**

#### **La (ré)orientation culturaliste de la germanistique : état des lieux et analyses comparées (Allemagne, Autriche, France)**

**Journée d'étude du 3 février 2007**

Cette journée consacrée à « la (ré)orientation culturaliste de la germanistique » aura été marquée par la richesse des débats, par leur densité, et par cette volonté nourrie de discerner les effets déjà visibles du tournant culturaliste dans la germanistique.

Si la pensée du culturel n'est pas nouvelle, si la volonté d'embrasser largement toutes les manifestations de l'humain dans le temps n'est pas inédite et connaît une inflexion remarquable dans la pensée d'Adelung, comme l'a montré Gérard Laudin, la répartition des disciplines reste longtemps axée sur l'opposition matériel/ immatériel, au travers de laquelle la culture se trouve ballottée d'un pôle à l'autre, mais aussi d'une conception élitiste à une conception anthropologique, et enfin de la partie au tout (tout serait culture et la culture engloberait tous les phénomènes humains). Or, la grande secousse du tournant culturaliste consiste en cela qu'il démonte les oppositions anciennes pour édifier la culture en un tout qui recouvre tant les productions matérielles de l'être humain que la valeur qu'il leur accorde, la symbolique dont il les investit et les représentations qu'il développe des faits et pratiques culturels.

Cette secousse communique dès lors ses vibrations aux sciences humaines qui sont « partie prenante », dans leur curiosité intrinsèque et leur propension à repenser leurs objets, mais aussi « partie dominante », dans leur aptitude à construire ces objets et à impulser des initiatives. Nous reprenons ici la juste expression de Birgit Wagner, qui a nettement circonscrit la place des *Kulturwissenschaften* en Autriche et décrit le positionnement des différentes philologies à cet égard. L'on peut en particulier retenir de sa communication que les sciences humaines sont des produits éminemment culturels puisque la plus ou moins grande disposition à emprunter la voie culturaliste – B. Wagner a souligné la distorsion entre études slaves (plus conservatrices) et romanistique (plus encline à l'interdisciplinarité) – est grandement fonction de la manière dont les acteurs de l'enseignement et de la recherche se représentent leur rôle et leur activité.

Dans une étude de cas portant sur la réception récente de J.M.R. Lenz, Susanne Lenz-Michaud a retracé l'évolution des prémisses théoriques au sein d'une philologie s'ouvrant aux *Kulturwissenschaften*. Cette évolution est particulièrement visible dans les travaux qui situent l'œuvre de Lenz dans son contexte historique. L'intérêt porté à la reconstruction de l'épistémè, des pratiques culturelles, du champ littéraire et des problématiques sociales appelle une nouvelle définition du rapport texte/contexte : des notions telles que 'mimesis' ou 'caisse de résonance' ne répondent plus à l'approche constructiviste d'une philologie culturaliste. Celle-ci pourrait plutôt, chez Lenz, convoquer la notion de *récurtivité* (H. Böhme) pour décrire la manière dont la littérature assimile, réfléchit et transforme le savoir de l'époque.

De son côté, Johannes Lehmann a choisi *das Gefühl* comme pierre de touche d'une rencontre possible et même souhaitable entre rhétorique, psychologie (naissante au XVIII<sup>e</sup>), théories de la communication, conceptions philosophiques de l'intersubjectivité, en vue d'une compréhension de la définition contextuelle des rapports entre réalité intérieure et extérieure et, partant, d'une enquête sur la construction esthétique et idéologique de la réalité (*Wirklichkeit*) dans l'œuvre littéraire.

D'une enquête sur l'élaboration d'un contenu littéraire, l'on passe, avec la communication de Verena Holler, à la démonstration de l'élaboration d'un champ littéraire appliqué au cas autrichien. Son « maniement *kulturwissenschaftlich* » des clés et concepts bourdieusiens permet d'éviter l'écueil des catégorisations abusives qui, se fondant sur la communauté de langue des auteurs, jette pêle-mêle dans un même sac d'historiographie littéraire des auteurs qui, de par leur pratique, questionnement, intention, contexte, culture, histoire personnelle, ressortissent à des champs littéraires différents. Ici encore, le recours ou le détour par les *Kulturwissenschaften* permet, non pas de trancher sur l'existence ou non d'une littérature autrichienne, mais de ressaisir tous les éléments contextuels et littéraires qui distinguent un champ autrichien d'un champ allemand et permet, au minimum, d'établir les données qui font que l'on doit s'interroger sur l'appellation de « littérature autrichienne ».

Enfin, Mathilde Roussat nous a opportunément rappelé que le texte côtoie l'image, que le contexte est aussi sphère iconographique, et que les études germaniques, sinon la germanistique, ne peuvent aujourd'hui ignorer les questionnements sur l'image, ne peuvent négliger sa « résonance » dans le texte et au-delà, puisque dimensions verbales, visuelles et musicales se conjuguent intimement dans le tout culturel. Le tournant culturaliste se traduit, en effet, également par une disposition plus grande à voir et à entendre, par une capacité de réception accrue et, peut-être dès lors, par une nouvelle sensibilité...

De toutes ces approches il ressort que les *Kulturwissenschaften* ne découvrent pas de nouveaux objets – J.M.R. Lenz, émotion et réalisme, littérature autrichienne (tels qu'ils ont été évoqués au cours de la journée) ne sont pas des surgissements dans le champ de la recherche -, mais les posent différemment, les construisent autrement avec des matériaux empruntés à d'autres chantiers. C'est en cela qu'elles peuvent représenter un apport souhaitable et non négligeable pour la germanistique si tant est que cette dernière veuille bien épouser le tournant, se laisser porter par le vent des innovations intellectuelles et institutionnelles. Pourquoi s'y refuserait-elle ? Par peur de perdre sa spécificité ? Son objet ? Son autonomie ? Mais elle n'a jamais eu d'objet ni de fonctionnement propres et indépendants car, comme le montrent les *Kulturwissenschaften* ou comme Weber l'affirmait en son temps, toutes ses conditions d'existence, objet, démarche sont fonction d'une épistémè et les modalités éventuelles de résistance aux exigences qui en découlent sont encore fonction de cette épistémè. Est-ce à dire que la germanistique est l'esclave de son temps et de son lieu ? Sans doute pas, mais qu'il lui appartient de se saisir des objets et outils de son temps et de son lieu, de ces nouveaux outils et méthodes, pour développer toutes leurs significations et potentialités, pour les faire résonner pleinement dans l'univers de sens que constitue toute culture.

Cette journée d'études aura en l'espèce dégagé ces nouveaux enjeux, pointé les difficultés qu'ils soulèvent, les craintes et ardeurs qu'ils suscitent, et frayé la voie à de prochaines discussions sur les effets intellectuels et institutionnels du tournant culturaliste ainsi que sur les impasses et avancées en matière pédagogique et scientifique. Ou encore : cette journée d'études s'inscrit dans le chapitre des vifs débats actuels et à venir sur la réponse à apporter aux incertitudes épistémologiques, puis à la question de la refonte des savoirs et des enseignements face à un contexte économique (néo-libéralisme) et à un processus de mondialisation qui peuvent être ou bien perçus comme une menace ou bien tenus pour une chance.